

Petite réflexion sémantique sur le conformisme et l'anticonformisme

Patrick Moreau

Number 75, Winter 2019

Le néoconformisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moreau, P. (2019). Petite réflexion sémantique sur le conformisme et l'anticonformisme. *L'Inconvénient*, (75), 15–19.

Petite réflexion sémantique sur le conformisme et l'anticonformisme

ESSAI Patrick Moreau

« Qu'est-ce que cette bande ? – Eh bien, des solitaires.
– Comment ? Par milliers ? Bon Dieu ! Les mots s'altèrent. »
M. Yourcenar, *La couronne et la lyre*

Conformisme et *conformiste* font partie de ces termes aujourd'hui honnis, qu'on n'a le droit de prononcer qu'avec une moue désapprobatrice, voire avec une expression de dégoût. Être conformiste, pour nos contemporains, cela revient à renier sa dignité et à déchoir de sa qualité d'individu. Telle est du moins la *doxa* qui a cours actuellement, qui est enseignée un peu partout et que chacun boit comme du petit-lait de la même façon et en même temps qu'il respire l'air du temps.

Ainsi, comme équivalents de *conformiste*, le dictionnaire des synonymes intégré au logiciel de traitement de textes avec lequel j'écris cet article offre les termes suivants : *orthodoxe ; traditionnaliste ; conservateur ; discipliné ; obéissant*. On le constate d'emblée : l'adjectif en question fleure bon le martial, le vieillot et le renfermé. Qui voudrait être ainsi qualifié d'esprit borné, étroit, aisément mis au pas, ou encore de bon petit soldat qui marche droit et

à la baguette ? Surtout quand l'antonyme se voit, pour sa part, accoler une pléiade de qualificatifs autrement plus valorisants : *original* et *novateur* ; *authentique* ; *hétérodoxe* ; *individualiste* et *indépendant* ; *moderniste* et *progressiste* ; et enfin *contestataire* ; *frondeur* ; *gauchiste* ; *rebelle* ; *révolté* ; et même *révolutionnaire*.

Le conformiste est donc non seulement haïssable, il est aussi suspect. J'entends *politiquement* suspect. Qu'on se le dise une fois pour toutes – du moins si l'on en croit ce dictionnaire –, il s'oppose à toutes les valeurs modernes et démocratiques : liberté, individualisme, esprit de révolte, créativité et progrès. Pas plus que nous, l'intelligence supposée de nos moteurs de recherche ne s'embarrasse de nuances ni de subtilités. De l'*orthodoxie* supposée (mais laquelle ?), on saute vite aux conclusions proprement politiques : *conservateur*, dit bel et bien mon dictionnaire des synonymes ; donc de droite, voire d'extrême-droite,

puisque l'antonyme *anticonformiste* est quant à lui synonyme – dans ce même dictionnaire – de *gauchiste* ; et, une fois rendu là, on glisse facilement d'une connotation à l'autre et, discipline de fer, obéissance aveugle et *reductio ad Hitlerum* aidant, on ne se trouve plus loin du pur fascisme. Le conformiste n'est finalement pas très éloigné du rhinocéros grégaire de Lonesco et du SS marchant en phalange au pas de l'oie. Le conformiste, c'est donc l'ennemi. L'ennemi avoué de nos contemporains. L'ennemi surtout des gens au pouvoir, des partis de gouvernement, du régime politique lui-même, et du présent ordre social.

Pendant ce même temps, l'anticonformiste semble quant à lui en phase avec l'époque et en parfaite adéquation avec les valeurs dont elle fait inlassablement, et très officiellement, la promotion : le respect des droits de l'individu ; l'ouverture à l'autre ; l'amour de la diversité ; l'innovation ; l'authenticité ; etc. Soulignons tout de suite l'évidence : c'est un peu paradoxal pour un être qui est également décrit comme *rebelle*, *révolté*, voire *révolutionnaire*. Mais l'époque contemporaine n'en est pas à un paradoxe près. Et cela n'est pas plus paradoxal, du reste, que d'imaginer, ainsi qu'on vient de le voir, le conformiste en ennemi du pouvoir.

Arrêtons-nous toutefois quelques instants sur ce paradoxe.

La société libérale moderne – celle qui s'est installée un peu partout en Occident depuis les années 1960 – serait donc la première société humaine qui marcherait sur la tête... La formule peut paraître un peu abrupte, mais je veux décrire par là une société dans laquelle le conformisme, ce pilier de l'Ordre social, serait désormais stigmatisé tandis que l'anticonformisme, et donc la transgression, se verraient de toutes les manières encouragés.

C'est évidemment une illusion ; et c'est tout autant une impossibilité sémantique, puisque les mots *conformiste* et *anticonformiste* y perdraient tout bonnement leur sens. Car enfin, toute société a besoin – pour fonctionner, pour survivre – que règne un certain ordre, le sien, et, pour cela, que la grande majorité des individus qui la composent soient sinon conformistes, du moins conformes à ce que ladite société attend d'eux, qu'ils se conforment à ses règles de fonctionnement, à ses mœurs et à ses lois, à ses équilibres, à ses hiérarchies. S'ils ne le font pas, celle-ci n'y survit tout simplement pas. Autrement dit : une société qui valorise-

Le conformisme anticonformiste... Comment appeler autrement cet anticonformisme qui est supposé nous unir ?

rait l'anticonformisme et qui serait majoritairement composée d'anticonformistes, au même titre qu'une religion d'agnostiques, de sceptiques ou d'athées, cela n'existe pas, car elle serait condamnée à court terme à s'écrouler – tout ordre social étant un échafaudage conventionnel qui ne se maintient que tant et aussi longtemps que les gens y croient.

Partant de ce constat, la valorisation de l'anticonformisme (dont témoigne mon dictionnaire des synonymes autant qu'une foule de discours et d'événements) qui a prétendument cours actuellement ne peut être qu'un tour de passe-passe verbal. Dans nos démocraties libérales, la notion d'anticonformisme sert paradoxalement d'assise à un consensus quasi unanime autour de quelques idées-phares dont j'ai donné un aperçu plus haut et qui forment en fait le nouveau conformisme sur lequel est fondé l'ordre social actuel. C'est ce que j'appellerai désormais, au prix d'un inélégant oxymore : le conformisme anticonformiste. Inélégant, certes, mais juste. Car comment appeler autrement cet anticonformisme qui est supposé nous unir ? Et, au-delà de cette question scolastique des définitions, on peut se demander ce qu'il advient quand tout le monde fait preuve d'« originalité » mais, à l'unisson, devient « individualiste » en groupe, « authentique » comme son voisin, « frondeur » en foules lyncheuses, « rebelle » ou « contestataire » en défendant des opinions qui ont pignon sur rue, et quand, au surplus, ces idées audacieuses et novatrices vous font inviter sur les plateaux de télévision et même parfois recevoir des subventions. Évidemment, les mots perdent alors leur définition ; mais surtout, l'idée même d'anticonformisme se dilue dans un

magma sentimental qui a de bonnes chances de générer davantage de conformité sociale que l'inverse.

Certes, l'Occident peut se targuer d'avoir accompli depuis les deux derniers siècles (en dépit de quelques reculs sévères, heureusement temporaires), puis de nouveau au cours des deux dernières décennies du 20^e siècle certaines avancées conséquentes en matière de droits individuels, qu'on pense à l'émancipation par rapport à la religion, au développement de la liberté de pensée, à l'accès des femmes à la citoyenneté et, globalement, à l'accroissement de la liberté d'action dans le domaine de la vie privée et des comportements sociaux (surtout de la sexualité). En tant qu'individus, nous sommes sur bien des plans plus libres que nos ancêtres, c'est l'évidence – mais moins *orthodoxes*, ou moins *disciplinés* qu'eux, cela reste à voir.

Ainsi, il serait tendancieux et profondément illusoire de croire que cette liberté nous permet désormais d'échapper à toute tutelle extérieure au sein d'une société qui se dissoudrait elle-même en n'ayant plus comme règles de fonctionnement qu'une auto-organisation permanente des électrons libres qui la composent. Cela revient à dire que le Canada et la plupart des États occidentaux ne se sont pas réellement mis à marcher sur la tête. Ils ont plutôt troqué un conformisme pour un autre, qui a pour particularité de prétendre être le contraire de ce qu'il est, un peu comme ces abbés et ces moines du Moyen Âge qui vivaient dans leurs opulentes abbayes mais se qualifiaient eux-mêmes de *pauperes Christi*. Le propre de ce prétendu anticonformisme moderne est d'être le fait d'une majorité qui s'ignore elle-même. Ce nouvel anticonformisme conformiste a ainsi pour lui de donner l'illusion d'être hors norme à tous ceux qui en suivent les commandements à la lettre. Ils ont en quelque sorte le beurre et l'argent du beurre. Ils peuvent se sentir *rebelles* et *contestataires* lorsqu'ils dénoncent l'homophobie, la misogynie, le racisme, etc., alors même que ces dénonciations font largement consensus et que les autorités publiques de leurs pays respectifs les dénoncent en chœur avec eux. Cette posture définit le règne des « rebellocrates », ainsi que les nommait Philippe Muray avec humour, qui pullulent sur toutes les tribunes. Elle leur permet aussi de croire que ce sont désormais l'homophobe de service, le chrétien traditionaliste opposé au mariage gai comme à l'avortement, le nationaliste façon *right or wrong, my country*,

l'irréductible phallocrate aux mains baladeuses, le raciste invétéré convaincu de la supériorité innée que lui procure sa peau de lait, ou bien le bourgeois guindé et snob qui sont aujourd'hui les pires représentants d'un indémodable conformisme, alors que, de toute évidence, ces conformistes à l'ancienne sont aujourd'hui non seulement minoritaires¹, mais ont contre eux, outre la majorité de leurs concitoyens, leurs propres gouvernements, les juges, les responsables des principales administrations, ainsi que ce qui s'apparente le plus, dans la société moderne, à un nouveau clergé, je veux parler des journalistes et des divers leaders d'opinion habitués des plateaux de télévision.

Dans le fond, ce qu'on se plaît à qualifier de « conformiste », non sans une certaine dose d'hypocrisie, ce sont les formes de conformité qui avaient cours autrefois et que la modernité a contribué à bousculer, sinon à détruire. Nous aimons, parce que c'est flatteur, concevoir le conformiste comme un arriéré, quand il n'est souvent qu'un retardataire n'ayant pas encore pris le pli des nouvelles normes, par rapport auxquelles, pourrait-on dire, il ne s'est pas encore mis en conformité ! Si la chouette de Minerve ne prend son envol qu'au crépuscule, il en va un peu de même en matière de préjugés : on ne dénonce haut et fort que ceux qui n'ont plus cours au sein de la majorité. Et seulement eux.

D'ailleurs, il aurait été fort étonnant que la société moderne, au sein de laquelle les moyens de contrôle et d'encadrement des populations se sont considérablement accrus au fil du temps, ait pu générer moins de conformité que des sociétés du passé qui n'en étaient en la matière qu'aux premiers balbutiements. Bien sûr, la modernité a partiellement libéré l'individu de l'espèce de tutelle que faisaient peser sur lui des rapports sociaux de proximité et l'appartenance à plusieurs communautés (famille proche, puis élargie, clan, voisinage, paroisse, corps de métier, etc.) qui, telles des poupées gigognes, le maintenaient dans une dépendance relativement stricte ; mais ce qui a été perdu en matière d'influence directe exercée sur l'individu par ses parents, ses voisins, ses compagnons de travail et tous les membres des communautés dans lesquelles il était sa vie durant inséré, a été regagné, et très largement, par le maillage beaucoup plus étroit et omniprésent qui enserre aujourd'hui son existence. L'école obligatoire, le salariat généralisé, les contrôles administratifs, les médias de masse, depuis

Cet individu moderne qui se croit libre est surtout nu.

peu l'Internet et les réseaux dits sociaux génèrent à n'en pas douter davantage de contrôle sur nos vies que n'étaient en mesure de le faire jadis, dans n'importe quelle paroisse, monsieur le curé ou monsieur le maire. Ces nouvelles manières de conformer ont toutefois l'avantage de nous laisser croire que c'est en toute liberté que nous nous asseyons le soir devant notre télé, ou encore que c'est à la suite d'un choix personnel et raisonné que nous consultons régulièrement sur Facebook les alertes et messages par lesquels nous recevons des nouvelles de nos « amis ».

Le paradoxe de cette modernité, c'est que, en libérant l'individu des servitudes que faisait peser sur lui l'appartenance à ces divers groupes auxquels il était affilié, elle l'a également fragilisé. En jetant à terre les cloisons de toutes ces communautés qui servaient d'intermédiaires entre lui et la société, elle lui a en effet enlevé les ressources venant d'identités multiples, partielles mais fortes, dont le jeu pouvait provoquer des conflits avec le pouvoir social, tout en générant pour cet individu des espaces de liberté et d'autonomie qui nous sont dorénavant inconnus. Ainsi, pour prendre un exemple classique, c'est dans le devoir familial qui lui impose d'enterrer son frère qu'Antigone puise le courage de désobéir aux ordres de Créon, qui, lui, ne voit en elle qu'une anticonformiste et une rebelle. Or, de nos jours, la famille, qui était en quelque sorte demeurée la dernière forteresse du moi (qui en recevait un idéal moral et une vision du monde particulière), se voit elle aussi battue en brèche. Dès son plus jeune âge, l'enfant lui est retiré pour être confié aux bons soins d'une garderie ; plus tard, il fera son éducation en dehors d'elle, par l'entremise de l'école, bien sûr, mais aussi et surtout par l'intermédiaire des amis, et des médias dont l'influence l'emportera aisément sur celle d'un foyer ouvert désormais aux quatre vents et qu'Allan Bloom comparait à « une autoroute sur laquelle passent des

camions de détritrus » dont les enfants tirent malheureusement l'essentiel de leur « nourriture intellectuelle² ». Le cercle familial ne cesse d'ailleurs de s'étioler, bousculé par les horaires flexibles et les soucis de carrière des parents libérés, mais qui n'ont jamais été aussi contraints. Que reste-t-il donc des familles lorsqu'elles ne sont même plus en mesure de se réunir une fois par jour autour de la table à dîner ? Et quelle identité un peu ferme peuvent-elles léguer à leurs rejetons ?

Ainsi, si notre liberté en tant qu'individus peut sembler considérable, elle a pourtant aujourd'hui piètre allure. Nous pouvons, certes, nous habiller comme nous l'entendons, acheter des produits qui nous sont offerts en abondance, trouver dans tous ces écrans qui nous obnubilent un divertissement permanent, jouir de multiples façons et coucher avec qui nous voulons. Cette liberté de choix est quasi infinie : l'individu d'aujourd'hui peut choisir son sexe ou son genre, la grosseur de ses seins, sa future amante ou compagne, son futur amant ou compagnon quasiment sur catalogue numérisé ; bientôt, il pourra choisir de la même manière ses futurs enfants, leur profil génétique, etc. Nous avons même le loisir, ou le choix, d'ignorer plus ou moins les conséquences de nos actes (endettement, grossesses non désirées, désastre écologique, etc.). Une telle liberté de choix pourrait très certainement faire l'envie des générations précédentes. Mais, en même temps, cet individu moderne qui se croit libre est surtout nu. Libéré, il est aussi exposé directement et sans la moindre défense aux influences de la société, aux diktats de l'opinion, aux suggestions susurrées par la publicité.

En réalité, tout concourt à faire de lui un être apte à se conformer. L'individu caractéristique de la société libérale contemporaine est en effet le fruit d'une éducation laxiste, qui ne vise guère à le doter d'une forte armature morale ; d'un enseignement scolaire globalement démissionnaire qui ne prétend plus lui donner, à travers la culture notamment, des repères existentiels fiables et une véritable ouverture d'esprit, mais cultive le relativisme et le renvoie sans cesse à lui-même tout en l'enfermant dans le seul temps présent ; de technologies des communications, enfin, qui le poussent elles aussi à suivre le flux des opinions majoritaires et à ne faire preuve d'originalité que dans les limites qui lui permettent de se faire remarquer sans trop s'en écarter. Quant à l'idéologie dominante, elle lui répète

en permanence, depuis son plus jeune âge, qu'il faut être ouvert, savoir s'adapter, se montrer flexible, faire preuve de résilience, etc. Tous termes ou expressions qui renvoient à l'idée d'un être modelable à volonté.

Force est alors de constater que cette licence du désir, qui prétend faire de chacun de nous quelqu'un d'absolument original et d'authentique, et le néoconformisme qui en résulte au bout du compte ne sont en fait que l'avant et l'envers de la même réalité dans laquelle nous sommes englués. Pour que l'individu devienne perméable à toutes les suggestions d'un appareil publicitaire omniprésent, lui-même fer de lance d'une économie de marché dont la consommation permanente est la condition d'existence, il est impératif qu'il se voie entraîné dans un maëlstrom d'innovations auquel rien ne doit être en mesure de résister. La libération nihiliste et l'anticonformisme apparent qui l'accompagne ont alors pour fonction de faire céder toute résistance à ce flux permanent, entre autres en faisant croire à l'individu dont on flatte ainsi les pulsions les plus basses que cette démission relève de sa part d'un choix librement consenti. Mais ils ne doivent en aucun cas déboucher sur une liberté positive qui consisterait à décider *vraiment* de ce que nous voulons.

Un véritable anticonformisme – si tant est que ce mot ait un sens –, ou ce que je préférerais appeler une saine liberté, ne consiste pas à céder à toutes les sollicitations du monde extérieur, pas plus qu'à celles de son moi désirant, mais à savoir dire non. L'authentique révolté, ce n'est pas celui qui porte en sautoir une révolte de chaque instant, comme le sceau de sa propre gloire, mais l'homme ou la femme de principes qui demeure capable de voir, lorsque cela se produit, qu'une limite a été franchie. Et qui regimbe. Cela s'apprend. Mais le contraire aussi. Ainsi que l'écrivait Montesquieu dans la préface de *L'esprit des lois* : « L'homme, cet être flexible, se pliant, dans la société, aux pensées et aux impressions des autres, est également capable de connaître sa propre nature lorsqu'on la lui montre, et d'en perdre jusqu'au sentiment lorsqu'on la lui dérobe³. »

Or, quand on croise dans la rue ces petits enfants attachés les uns aux autres par un harnais et que dirige une éducatrice de garderie, lorsqu'on constate que des adolescentes acceptent, parce que c'est à la mode, d'acheter des jeans industriellement déchirés, ou quand on voit partout, dans le métro,

sur les bancs des parcs et jusque dans les classes de nos écoles, toutes ces personnes de tous les âges le regard rivé à l'écran de leur téléphone intelligent, il apparaît peu plausible que l'humanité soit aujourd'hui comme demain constituée d'individus *originaux, authentiques* et *indépendants* d'esprit, encore moins de *contestataires rebelles* et de (futurs) *révolutionnaires*, ni même de personnes tout simplement libres. Il est à craindre, au contraire, que nos modes de vie actuels ne nous rapprochent de ce jour, peut-être pas si lointain, que Czeslaw Milosz s'est plu à imaginer dans *La pensée captive*, « où le citoyen véritablement respectueux se traînera à quatre pattes, avec une queue de plumes multicolores au derrière, en signe de parfaite conformité avec le milieu où il vit⁴ ». Si on écoute attentivement, il se pourrait bien qu'on entende déjà glousser cet étrange volatile du futur faisant parade de son plumage de paon tout en vantant en mots choisis sa différence et son originalité. ■

1. Exception faite cependant des États-Unis, où les excès rhétoriques des « libéraux » et de la gauche universitaire, conjugués aux ravages sociaux causés par le libéralisme économique, ont contribué à faire renaître de leurs cendres ou à réveiller quelques-unes de ces *orthodoxies* réactionnaires parmi les plus surannées.

2. *L'âme désarmée*, Guérin littérature, 1987, p. 60.

3. *Œuvres complètes*, tome II, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 230.

4. *La pensée captive*, Gallimard, coll. « Folio essais », 1953, p. 54.